

Age

Il faut accepter l'idée que cette
des spécialistes.

dernité... En fait, les choses sont beaucoup plus compliquées, et l'on doit au talent de l'auteur d'en cerner les attendus et les sous-attendus. Bien avant Carl Schmitt, en effet, nous sommes au cœur d'un conflit de théologie politique, ancêtre de nos modernes débats sur la laïcité. Boniface VIII entendait avoir un droit direct sur les princes. Philippe le Bel s'y refusa de toutes ses forces, estimant tenir son autorité directement de Dieu, sans médiation ecclésiastique. La foi était commune, mais l'honneur attaché à la fonction impliquait que l'on s'opposât radicalement. Ce que firent le pape et le roi, pour reprendre le titre du livre de Thieulloy.

Cet étrange épisode de l'histoire de la chrétienté déboucha sur l'affirmation de l'autonomie du pouvoir temporel, qui devait encore s'affermir au long des siècles pour parvenir à la séparation totale du religieux et du politique. Mais il fit aussi plus que cela. A sa place, il joua sa partition dans la déconstruction de la chrétienté. C'est un autre rêve médiéval qu'il brisa. Celui de l'unité !

Dans la biographie qu'il consacre à Charlemagne (6), Georges Minois souligne cette utopie que l'on retrouve aujourd'hui encore, conduisant facilement à élever l'empereur à la barbe fleurie en modèle de l'Europe actuelle. Certes, Aix-la-Chapelle n'est pas très loin de Bruxelles, mais, pour autant, l'empire de Charlemagne ne recoupe pas l'Union européenne. Néanmoins, l'unité d'un Etat chrétien unifié sous sa seule autorité fut bien, pour Charlemagne, « sa grande obsession, et son grand échec ». Ce dernier est bien réel et il tient à l'identification absolue entre l'empire et l'empereur. Le second mort, le premier se délita, en raison même du plan de partage. Restait le mythe de l'unité, qui ne cesse d'être, pour l'Européen, une sorte de nouvelle frontière jamais atteinte.

PHILIPPE MAXENCE

- (1) *Une histoire pour un royaume*, collectif, Perrin, 588 p., 35 €.
- (2) *Un Moyen Âge pour aujourd'hui*, collectif, PUF, 590 p., 70 €.
- (3) *Le Moyen Âge et l'argent*, de Jacques Le Goff, Perrin, 248 p., 20 €.
- (4) *La France au Moyen Âge*, de Claude Gauvard, PUF, 592 p., 18 €.
- (5) *Le Pape et le Roi*, de Guillaume de Thieulloy, Gallimard, 270 p., 21 €.
- (6) *Charlemagne*, de Georges Minois, Perrin, 716 p., 26 €.

ET AUSSI



Depuis qu'il a défrayé la chronique avec son essai *Aristote au Mont-Saint-Michel*, Sylvain Gouguenheim poursuit avec bonheur la publication d'ouvrages à la fois érudits et à la portée du grand public. Le dernier en date s'intéresse à la « réforme grégorienne », terme impropre, comme l'auteur s'emploie à le montrer, puisque ce redressement de l'Église ne s'est pas limité au seul pape Grégoire VII, mais s'est étendu sur près de trois siècles. L'intérêt d'un tel sujet ? D'une actualité troublante, puisque Gouguenheim montre que le résultat du match papauté contre Empire germanique déboucha à la fois sur la centralisation du pouvoir pontifical et la sécularisation de son équivalent politique. Comme quoi l'Église serait même à l'origine de la modernité qu'elle a si longtemps combattue...

P.M.

La Réforme grégorienne, de Sylvain Gouguenheim, Temps Présent, 262 p., 18 €.

LA CHRONIQUE

D'ALAIN-GÉRARD SLAMA

Connaissez-vous Ferguson ?

Né en Ecosse, formé à Oxford et recruté à grands frais par Harvard en 2004 à l'âge de 40 ans, l'historien Niall Ferguson, aux allures de jeune premier, est devenu, depuis son grand livre sur les Rothschild, l'homme qui fait bouger les lignes. Il a contribué à réinventer la notion d'uchronie, théorisée par Charles Renouvier en 1856, qui consiste à réécrire le passé tel qu'il aurait pu être avec des « si ». C'est ainsi qu'il a expliqué le déclin du Commonwealth par l'entrée de la Grande-Bretagne dans la Première Guerre mondiale : sans cette erreur fatale, la victoire allemande aurait été acquise dès 1915, et la paix aurait épargné à une Europe prospère et démocratique l'impact de la grande crise, le nazisme et le communisme (1). Le propos peut paraître oiseux, mais la démonstration ne l'est pas : elle rompt avec les conceptions classiques de l'histoire, inspirées par la philosophie allemande, en rendant toute sa place à la contingence dans l'explication historique. Comme historien de l'économie, Ferguson pense en effet que la puissance a pour principal ressort la finance (2). Or la domination financière repose sur la confiance, par définition incertaine, qu'une civilisation a en elle-même. Cette confiance, selon lui, fait défaut à la politique américaine qui, depuis la fin de la guerre froide, n'a pas su, même sous le règne de George W. Bush, assumer les conséquences politiques et morales de son statut d'hyperpuissance (3).

Avis à ceux qui imaginent les Etats-Unis à l'abri d'une aggravation de la crise : non seulement il est entendu que « tout empire périra », mais, vue sous l'angle de la contingence, l'histoire des empires apparaît comme une série d'adaptations susceptibles à tout instant de reprises, suivies d'une chute brutale. De Gibbon à Toynbee, les historiens de la décadence ont inscrit ce phénomène dans un processus de longue durée. Ils ont tort. Rome a disparu en six décennies, entre 406 et 476, l'empire Ming est tombé en moins de dix ans, après 1636, la monarchie française a été décapitée entre 1789 et 1793, la dynastie ottomane s'est trouvée déchue en cinq ans, après 1917, le Commonwealth est mort entre 1945 et 1956, et l'Empire soviétique s'est effondré entre 1985 et 1991 (4). Adapté à la situation présente de l'Europe, ce diagnostic donne froid dans le dos : « si » la crise grecque, par exemple, devait aboutir à doubler le taux de remboursement de la dette de la France et de l'Espagne, il ne resterait pas grand-chose du rêve de Jean Monnet.

- (1) *The Pity of War. Explaining World War I*, Allen Lane/Penguin Press, 1998, a inspiré sa série télévisée *The Rise and Demise of the British World Order and the Lessons for Global Power*, en 2003.
- (2) *L'Irrésistible ascension de l'argent. De Babylone à Wall Street*, Saint-Simon, 2009.
- (3) *Colossus. The Rise and Fall of the American Empire*, Allen Lane, 2004.
- (4) Voir l'article passionnant de Ferguson, *Decline and Fall. When the American Empire goes, it is likely to go quickly*, *Foreign Affairs*, mars-avril 2010.



Il pense que la puissance a pour principal ressort la finance